

mination. Voyez-la qui braque un revolver sur le garçon... d'hôtel qu'elle oblige ce faisant à assommer telle des filles qu'à force de sévices exercés elle a rendue malade et dont elle veut se défaire. Cherif Mohamed Ben Ali obéissant, étrangle la fille, la découpe, fait bouillir ses restes, livre ceux-ci aux bêtes faméliques d'un terrain vague, où des enfants découvrent cette pourriture. Voilà ce qu'exigeait l'ancienne danseuse, la Madame Philibert dont plus d'un monsieur distingué, plus d'un gradé de la garnison baisait la main. Quinze ans de travaux forcés, c'est pour rien. Mais qu'est-ce qui explique le succès d'une Oum El Hassen?

Enigme partout.

§

On lit dans le **Temps**, sous la plume de M. Jean Lefranc, que préoccupe la fragilité, l'avenir des civilisations :

Que restera-t-il de nous quand le souffle des millénaires aura desséché ou dévasté nos contrées?

Et cela aussi, c'est une sacrée énigme.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Dialogue sur l'Art (entre un Français et un Marocain de Fez). — Première audition : *Ballade de Jean Clergue*. — Musique et Radiodiffusion.

M. Paul Valéry a voulu présenter « au lecteur » de *La Revue Musicale* le **Dialogue sur l'Art entre un Français et un Marocain de Fez**, publié dans ce périodique. M. Pierre Féline a pris contact avec le Maroc pendant la campagne de 1908. Fez l'a séduit et il y est revenu après la guerre. Il a noué amitié avec des artistes indigènes; il a passionnément étudié les compositions de rythmes si complexes qui dominent dans la musique arabe; il en a compris la beauté si différente de la beauté de notre musique occidentale et c'est un débat sur ces différences qu'il rapporte en son dialogue. Chose singulière — les préfaces, se bornant en général à quelques compliments sur l'auteur préfacé — l'introduction de M. Paul Valéry se lie si parfaitement au texte de M. Pierre Féline qu'il serait impossible de parler séparément du dialogue et de l'avis

au lecteur. M. Pierre Féline, par exemple, écrit : « C'est bien votre gamme européenne (c'est le Marocain qui parle à ce moment) qui est conventionnelle, et elle seule repose sur des artifices et des compromis. Les notes de notre gamme chromatique se suivent à des intervalles si menus que ton oreille les apprécie difficilement; et au moyen de cette échelle, aux degrés si rapprochés, les grands savants de l'Islam ont établi vingt-quatre modes, dont chacun définit un type de mélodies. Les musiciens de Fez ont su conserver sans défaillance toute la sensibilité vibrante de leurs ancêtres andalous; les modes les plus beaux de l'Orient animent toujours leurs chansons, et c'est par quarts de ton que se brodent leurs vocalises! Or, chose admirable, les gens de Damas et ceux de Bagdad, héritiers, eux aussi, des traditions islamiques, utilisent ces mêmes modes et les nomment à peu près comme nous! » Et M. Paul Valéry n'a-t-il pas raison de souligner à ce propos comme il est remarquable — et sans doute assez caractéristique de notre époque pleine de résonances et de rapprochements imprévus — que l'on doive, à propos d'un Dialogue sur l'Art, évoquer le problème le plus difficile de la politique du monde actuel; et qui sera demain l'un des plus graves. Ce problème est celui des rapports des Européens (et assimilés) avec les autres habitants du globe, et singulièrement avec ceux qui, sujets ou protégés d'une puissance européenne, se trouvent d'autre part, posséder une culture et des traditions artistiques ou intellectuelles, ainsi qu'une élite de créateurs, d'amateurs et de connaisseurs. M. Paul Valéry remarque encore que si nous avons jusqu'ici essayé de leur apprendre quelque chose, l'idée ne nous est jamais venue et ne pouvait guère nous venir, que nous pourrions apprendre quelque chose d'eux. Il n'y a point d'échange. Certes, la culture européenne, est « à la lettre, infiniment supérieure ». Mais tout ne s'enseigne pas : « Il est des produits de l'esprit plus subtils que ceux qui se résolvent en formules d'expression finie ou en méthodes et pratiques systématiques. Quant à ces richesses impondérables, je ne suis plus du tout assuré de notre supériorité. J'observe que notre prééminence intellectuelle n'a pas été acquise sans certains sacrifices... Notre mode de vie, notre hâte, notre abus de puissance mécanique, d'activité vaine, d'excitants trop énergiques,

sont des causes et des effets d'un affaiblissement de la sensibilité. L'exigence d'intensité, de nouveauté, d'instantanéité, signifie une véritable intoxication. Notre progrès se paye, et nous pouvons mesurer ce qu'il nous coûte en loisirs délicats, en jouissances approfondies, en compréhension sincère, intime et contemplative des ouvrages de l'art : il suffit d'aller quelque peu voir vivre telle population de nos possessions ou de nos pays de protectorat. Non, je ne suis pas assuré que la moyenne de nos citoyens ait de la beauté un goût plus prononcé que ne l'ont les habitués des cafés maures; que même nos décorateurs aient une pensée ornementale beaucoup plus exquise que celle des artisans indigènes. Avouons que le besoin et l'instinct des enchantements de la vue est rarissime chez nous... »

Quant au rythme, il n'est pas de doute. Et quant aux manières, aux formes du langage, aux égards... Oui, les races dont nous nous sommes chargés peuvent nous offrir des exemples : « Leur vie est plus sage que la nôtre; et dans l'ensemble elle est plus noble. S'il y a chez elle des aspects de grossièreté, on n'y trouve d'autre vulgarité que celle qu'on leur a inculquée. » ...Je me faisais exactement cette remarque il y a peu, à Bizerte, en regardant et en écoutant autour de moi tandis que j'attendais le bac. Mais nous voici loin — en apparence seulement — de la musique. M. Pierre Féline fait dire à son Marocain : « Notre idéalisme te séduit et te voici attiré par les reflets de notre civilisation. Mais ces reflets ne formeront devant toi qu'un mirage trompeur, si cet attrait pour nos arts se mêle aux spéculations habituelles de ton esprit! »

§

C'est un texte d'Albert Samain qui inspira la *Ballade* de M. Jean Clergue écrite pour violon et orchestre, et que Mme Renée Chemet qui en est la dédicataire interpréta admirablement aux Concerts Colonne :

Puisqu'il n'est pas de mot qui puisse contenir
Ce soir mon âme triste, en vouloir de se taire,
Qu'un archet pur se lève et chante solitaire,
Pour mon rêve jaloux, de ne se définir ».

L'archet de Mme Renée Chemet mérite d'être qualifié « pur ».

La musique écrite par M. Jean Clergue est un éloquent commentaire du texte de Samain. Elle est pleine de poésie délicate, elle prolonge en résonances subtiles, évocatrices de rêves, le sens des vers choisis pour épigraphe. Elle n'aurait d'ailleurs nul besoin d'explication préliminaire ni de commentaire ultérieur. Elle se suffit, car elle est riche de substance, et variée, et elle garde d'un bout à l'autre cette aisance et ce charme naturels des ouvrages jaillis d'une inspiration profonde et cependant soumise au contrôle du métier le plus probe. Les précédentes réussites de M. Jean Clergue nous rendaient difficiles envers lui. Cette *Ballade* confirme notre opinion. L'orchestre Colonne sous la direction de l'auteur, auquel M. Paul Paray avait laissé momentanément la baguette, a donné de la *Ballade* une exécution remarquable.

§

L'Art Musical a publié dans son numéro du 18 novembre une lettre réclamant la réforme du « plan de coordination » des émissions radiophoniques, plan appliqué depuis le 1^{er} novembre, et qui fait couper brutalement la diffusion d'un concert à 18 h. 30 pour donner « les nouvelles du Radio-Journal de France ». Le signataire de la lettre se plaint en effet que Rennes-Bretagne, Toulouse-P-T-T, Marseille et Lyon, transmettant un concert donné à Angers, sous la direction de M. Louis Fourestier, aient coupé, à 18 h. 30, l'Ouverture de *Tannhäuser*, commencée depuis cinq minutes et, huit jours plus tôt, à la même heure, la transmission d'un grand concert parisien. « Je pose simplement aux amateurs de comédie, ajoute-t-il, la question suivante : Quelle serait leur réaction si l'œuvre qu'ils écoutent se trouvait soudainement interrompue au milieu du dernier acte? » Sans doute protesteraient-ils comme le fait l'auteur de la lettre. Mais sans doute aussi tiendrait-on plus volontiers compte de leur protestation que de la réclamation des amateurs de musique. Car il est bien connu que la musique n'est qu'un passe-temps, dénué de toute valeur, de toute importance, une amusette que l'on prend et que l'on quitte comme un bilboquet, et qui doit naturellement céder la place aux nouvelles sportives, aux annonces du résultat des courses cyclistes ou des parties de ballon. Le chef-d'œuvre

de Bach ou de Mozart a l'éternité pour lui. La gloire du champion est pressée.

RENÉ DUMESNIL.

ART

L'art décoratif au Salon d'Automne. — L'exposition d'Art sacré moderne. — Mémento.

La présentation de l'art décoratif au Salon d'Automne n'est guère qu'une esquisse. Mais on peut y trouver une sorte de « précis » des tendances affrontées des décorateurs modernes. Nous voyons Pierre Chareau — strict et même un peu rébarbatif malgré la distinction des couleurs — non loin de la fantaisiste Claude Salvy qui orne un petit coin inspiré des signes du Zodiaque. Francis Jourdain s'est appliqué à nous présenter un « essai de désencombrement du logis d'une travailleuse manuelle ou intellectuelle », et, en face, André Arbus avec une commode gainée de parchemin, deux fauteuils mauves à tapisserie, un tapis de laine blanche et une draperie, compose l'une de ces petites féeries dont il a le secret. Deux pôles. D'un côté, l'équipement rationnel de la cellule destinée à un membre de cette collectivité dite : future; — de l'autre, un joyeux délassément, un plaisir, un gala.

Lise Eran a joué la difficulté en voulant fixer dans l'émail un envol de papillons, mais elle a réussi. On admirera les vitrines de bijoux de Siegfried Boès et de Raymond Templier.

La section du théâtre comporte un ensemble de Touchagues auquel nous devons tant d'aimables décors où le romantisme se fait tendrement ironique. Une section nouvelle dite : l'Art des fêtes, est un peu sommaire, mais curieuse. Pendant cent ans, pour célébrer une fête officielle, on s'est contenté de placer trois petits drapeaux tricolores réunis par un écusson marqué : R. F. Quand les pays totalitaires ont organisé avec un déploiement de faste extraordinaire ces réunions de masse qui sont pour elles une manière de vivre, les démocraties se sont aperçues qu'elles faisaient triste mine avec leurs petits lampions et leurs funèbres hauts de forme. On a donc cherché à décorer la cité. Les résultats sont divers. Il ne suffit pas de barrer la façade du Panthéon par deux banderoles et de placer un gigantesque portrait de Jaurès à la mode russe pour